



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

108-109 | 2007

Anthropologues à durée déterminée / Peurs collectives / Regards sur les banlieues en crises

Peurs collectives et phobies individuelles

Collective Fears and Individual Phobias

Louis Moreau de Bellaing



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1076>

DOI : 10.4000/jda.1076

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 147-158

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Louis Moreau de Bellaing, « Peurs collectives et phobies individuelles », *Journal des anthropologues* [En ligne], 108-109 | 2007, mis en ligne le 20 février 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1076> ; DOI : 10.4000/jda.1076

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Journal des anthropologues

Peurs collectives et phobies individuelles

Collective Fears and Individual Phobias

Louis Moreau de Bellaing

- 1 Il est difficile de définir ce qu'est une peur collective. Jean Delumeau, dans son livre *La peur en Occident* (1975), qui porte sur la période allant de la Peste noire (1350) aux guerres de Religion (1590) s'y est essayé :

« La peur est l'habitude que l'on a, dans un groupe humain, de redouter telle ou telle menace (réelle ou imaginaire). On peut, ajoute-t-il, alors légitimement poser la question de savoir si certaines civilisations ont été – ou sont – plus craintives que d'autres ».
- 2 Quant aux phobies individuelles, Delumeau les cerne plus aisément :

« Quand nous évoquons la peur actuelle de monter en voiture pour un long voyage (il s'agit en réalité d'une phobie dont l'origine réside dans l'expérience du sujet), nous renvoyons... à une attitude assez habituelle qui sous-tend et totalise beaucoup de frayeurs individuelles dans des contextes déterminés et en laisse prévoir d'autres dans des cas semblables » (*ibid.*).
- 3 Au fond, si l'on résume, sur ce point, la pensée de l'historien Delumeau, les peurs collectives seraient à la fois des totalisations de peurs individuelles et, plus spécifiquement, l'« extériorisation », la « complication » et la « transformation » des « démesures individuelles ».
- 4 Est-ce possible ? Autrement dit, y a-t-il, en ce domaine, primauté de l'individu sur le groupe ? La « totalisation » de phobies individuelles créerait-elle une peur de petit, moyen ou grand groupe ? En tout état de cause, les peurs d'une foule ou d'une masse seraient-elles toujours la transformation de phobies individuelles ?
- 5 Il nous semble que l'ensemble du livre de Delumeau vient démentir ce postulat préalable. Car ce sont bien des peurs collectives et non des « totalisations » de peurs individuelles qu'il nous montre comme en témoignent les titres de certains de ses chapitres : Satan, idolâtres et musulmans, le juif mal absolu, la femme, la sorcellerie, l'hérésie, etc.

Delumeau ne s'y trompe pas et prend chacun de ces phénomènes de peur au plan social et historique.

- 6 Cette prise en compte de la peur collective apparaît encore mieux lorsqu'il se sert d'un test de psychiatrie destiné à amener l'enfant à dire son angoisse

« à l'aide de phrases et surtout de dessins que l'on regroupe en quatre catégories : agression, insécurité, abandon, mort. [...] Les symboles, précise Delumeau, qui expriment et meublent ce "pays de la peur" sont soit de caractère cosmique (cataclysmes), soit tirés du bestiaire (loups, dragons, chouettes, etc.), soit empruntés à l'arsenal des objets maléfiques (instruments de supplice, cercueils, cimetières), soit issus de l'univers des êtres agressifs (tortionnaires, diables, spectres) ».
- 7 Et Delumeau le reconnaît lui-même :

« Présenter ici, même succinctement, ce test suffit à montrer qu'il fournit, au plan collectif, une grille de lecture de l'époque troublée étudiée dans le présent ouvrage (et aussi de la nôtre qui, à cet égard, lui est comparable) ».
- 8 Que la peur s'individualise et que cette individualisation de la peur contribue à maintenir et à entretenir les peurs collectives, n'en doutons pas. Mais, comment expliquer, chez chaque individu, la peur du loup, des cimetières ou des cataclysmes qu'il peut partager avec des millions d'autres individus ? Comment expliquer la transmission de ces peurs-là au cours des siècles ? Certes, des objets divers peuvent alimenter des peurs individuelles, telle la peur des chevaux chez le petit Hans, dans les *Cinq psychanalyses* de Freud (1963), chevaux qu'il voit dans une remise près de chez lui – il ne les verrait plus aujourd'hui. Mais, précisément, comment expliquer qu'outre les objets divers à choisir, il y ait des séries d'objets qui ont toujours fait peur aux groupes petits ou grands et aux individus ? La foudre par exemple, dont Levi-Strauss (1952) nous dit qu'elle est connotée de la même manière chez les Amérindiens et chez les anciens Grecs. Comment expliquer qu'un animal absent, le loup, fasse plus peur en Europe qu'un animal présent, les fourmis ? L'animal absent est-il privilégié au niveau de l'imaginaire comme il l'est souvent, nous dit encore Levi-Strauss, au niveau du mythe ?
- 9 Nous ne prétendons pas répondre à toutes ces questions, ni définir la peur collective et la peur (phobie) individuelle. Tout au plus esquisser une hypothèse et tenter un commencement de réponse.
- 10 Selon nous, pour qu'il y ait, à proprement parler, des peurs (phobies) individuelles, il faut qu'il y ait des peurs collectives. La phobie du petit Hans vis-à-vis des chevaux ne s'explique pas par une peur collective antécédente. Mais la peur des animaux, de certains animaux, de certains types d'animaux, peut contribuer à expliquer – outre le fait qu'il les voit dans son environnement – pourquoi le petit Hans a « choisi » un animal comme le cheval plutôt qu'un autre animal ou un objet.
- 11 La peur collective est un investissement d'objet négatif, destructeur pour le groupe quel qu'il soit. L'investissement est, comme toujours vis-à-vis d'un objet, pulsionnel, d'une pulsion qui est elle-même collective. L'objet est, comme toujours, sollicitant de la pulsion et sollicité par elle. Mais, dans le cas de la peur collective, la sollicitation par l'objet – l'objet sollicitant – importe plus que la sollicitation de l'objet par la pulsion.
- 12 Le « passage » de la peur collective à la peur individuelle n'est pas de notre propos, ni la contribution de la phobie individuelle à la peur collective. Ce qui nous intéresse, c'est l'engendrement même de la peur collective, sa « naissance » toujours possible.

- 13 Analysons successivement, au plan collectif de la peur, l'investissement d'objet, l'objet lui-même et l'excès du côté de la pulsion de mort.

L'investissement d'objet

- 14 C'est d'un investissement collectif dont nous parlons et c'est cet investissement que nous voudrions tenter d'expliquer.
- 15 Selon nous, cet investissement possible présuppose la pulsion collective qui, elle-même, présuppose des êtres humains vivant ensemble. L'appréhension des objets concrets de l'entourage humain – certains fournis par la nature, d'autres fabriqués par des êtres humains –, leur perception, ne sont pas des phénomènes naturels – ils le sont peut-être chez les animaux. La pulsion collective serait toujours, selon nous, l'un des phénomènes que produisent des êtres humains apparaissant et vivant ensemble – de leur plus jeune âge jusqu'à leur vieillesse. Elle est bien sûr à comprendre et à analyser dans les conjonctures non seulement naturelles (écosystème, transformations physiques de l'environnement et des corps humains), mais aussi sociales et historiques où elle se manifeste. Pour la transformation des corps humains et de leur vécu, l'exemple des camps de concentration tels qu'en témoignent Robert Antelme (1986) et Varlam Chalamov (2003) le montre.
- 16 Cette pulsion collective investit les objets de la nature, les objets construits idéellement par les humains et les corps humains. En chaque être humain – par l'investissement même du groupe sur ses individus, par exemple, du petit groupe des géniteurs individuellement entre eux, collectivement sur leur enfant –, elle devient pulsion individuelle. La pulsion individuelle est littéralement transmise par le groupe, à partir de la pulsion collective, à l'individu. Et, comme nous l'avons dit, ce dernier transmet à son tour sa pulsion individuelle au groupe.
- 17 La peur collective est d'abord un investissement collectif de la pulsion elle-même collective sur des objets. Du pulsionnel déplacé, condensé, substitué à d'autres investissements possibles « va vers » l'objet, le fixe. Les Trobriandais « craignent » les forces surnaturelles qui déclenchent la tempête ; pour les apaiser, ils leur sacrifient leurs enfants. Rituel face à la peur. Mais le dire ainsi c'est oublier que les Trobriandais, sur leurs pirogues, investissent pulsionnellement la tempête et la menace qu'elle fait peser sur eux. Le rituel apparaît ici comme un code qui est censé pouvoir conjurer la cause de la tempête – cette cause est un autre objet investi, en l'occurrence les forces surnaturelles.
- 18 Des peurs collectives apparaissent, d'autres disparaissent. La peur de la peste et du choléra a disparu en Occident, ces deux maladies ayant été éradiquées par la médecine moderne. Sont apparues en revanche la peur de la bombe atomique, celle de la pollution, celle du sida. Notons au passage cette possibilité pour les êtres humains de faire disparaître des peurs collectives en éliminant leur cause réelle, concrète. C'est ce que d'aucuns appellent le progrès, en oubliant, pour s'éviter une analyse, le choix le plus souvent conscient des groupes et des individus.
- 19 L'apparition de peurs nouvelles peut également être évitée par un choix collectif conscient, ce qui suppose une analyse de chaque phénomène possible de peur, allant – comme, par exemple, au XIX^e siècle, la peur des tunnels – jusqu'au niveau du pulsionnel investi et de sa conjoncture.

- 20 Prenons deux exemples toujours actuels et qui, sous des formes culturelles très diverses, semblent avoir traversé les siècles : la peur des hommes pour les femmes et celle des femmes pour les hommes. Notons aussitôt que ces deux peurs collectives ne sont pas équivalentes, comme nous allons essayer de le montrer.
- 21 Dans le livre qu'elle a dirigé, *l'Arraînement des femmes* (1985), Nicole-Claude Mathieu insiste sur la peur collective que les femmes ont des hommes. Elle en montre des exemples dans de très nombreuses sociétés – en utilisant remarquablement les données empiriques et anthropographiques dont elle dispose, moins bien le matériel analytique qui lui est fourni par les rêves. L'objet hommes est menaçant pour les femmes. Il est connoté – pour autant que ces termes soient synonymes – du côté de la crainte, de l'angoisse, de la peur ressenties, semble-t-il, par presque toutes les femmes, collectivement et individuellement, en plus ou en moins. Mais Nicole-Claude Mathieu note que cette menace perçue par les femmes dans leur rapport avec les hommes est le plus souvent réelle, concrète ; elle se manifeste, un peu partout, par des coups, des injures, des viols, des privations et des discriminations diverses, autrement dit des excès de violence. L'investissement par les femmes de l'objet hommes est donc marqué par la négative, autrement dit, au moins en partie, par la pulsion de mort.
- 22 La peur collective des hommes vis-à-vis des femmes semble d'un tout autre ordre. Testart (1991) en a proposé un commencement d'explication anthropologique – qui contribuerait d'ailleurs à expliquer la menace réelle que les hommes font peser sur les femmes et par conséquent la peur collective, semble-t-il relativement généralisée, des femmes vis-à-vis des hommes. Testart nous dit, à partir d'une mythographie qui englobe des mythes aussi bien australiens qu'asiatiques, grecs, scandinaves, africains et amérindiens, que la peur des hommes vis-à-vis des femmes se signifie, dans ces mythes et dans la pratique, sous des formes culturelles variées, par la peur du sang, mais surtout de tout ce qui s'analogise au sang, autrement dit de tout ce qui coule : eaux, sperme, sécrétions diverses.
- 23 Nous ajouterons pour notre part que, si le sang qui coule peut constituer en des cas précis (guerres, meurtres) une menace pour la vie humaine, il n'en est pas de même pour les eaux, le sperme et les sécrétions diverses. Il faudrait donc admettre, pour expliquer anthropologiquement la peur des hommes vis-à-vis des femmes, un autre facteur : le renvoi du mythe dans une transcendance extérieure à l'humanité, dans un surnaturel, ce qui ferait de cette peur un phénomène historique, donc transitoire, puisque ce renvoi du mythe dans le surnaturel ne se fait plus partout. On peut penser d'ailleurs que l'excès de domination des hommes sur les femmes relève également de cette transcendance extérieure à l'humanité, excès de domination lui-même mis en question, puisque la modernité refuse au moins en partie une telle transcendance.

L'objet

- 24 Si, individuellement, l'objet de peur peut apparaître dans le registre de tous les objets possibles, son lien avec un objet de peur collective peut le plus souvent être établi. Quelquefois l'objet de phobie individuelle est tout simplement emprunté au registre des objets de peur collective ; c'est le cas, par exemple, de l'Homme aux loups qui voit des loups immobiles sur les arbres et le regardant. Comme nous l'avons dit, le petit Hans a la phobie des chevaux, animal qui ne fait pas partie, en principe, des objets de peur

collective. Néanmoins il serait possible de montrer que l'objet cheval a des accointances avec des objets de peur collective.

- 25 Ce qui nous paraît important en ce qui concerne l'objet de peur collective – qui seul nous intéresse ici –, c'est son statut, au moins celui qui nous paraît être le sien dans ce que nous appelons une sociologie critique.
- 26 Tout objet est sollicitant de la pulsion, qu'il soit naturel (animal, végétal, minéral) ou humain (un être humain), qu'il soit concret (une chose ou un corps) ou abstrait (une idée, une image). L'objet de peur collective n'échappe pas à cette « action » sur la pulsion humaine. Marx a montré comment l'or – objet brillant, rare et imputrescible – a sollicité le pulsionnel au cours des siècles et, plus encore, quand sa quantité a augmenté en Europe au XVI^e siècle. L'objet de peur collective a des caractéristiques qui sollicitent le pulsionnel et, plus particulièrement, la pulsion de mort. Pour reprendre les exemples de Delumeau, exemples titres de ses chapitres, Satan lié au feu et à l'enfer, la femme et le sang, le juif censé être meurtrier du Christ, la sorcière maléfique, ont des caractéristiques réelles ou supposées qui en font des objets sollicitant de la pulsion et surtout de la pulsion de mort. Notons que certains d'entre eux – par exemple l'idolâtrie – sont plus marqués que d'autres par les conjonctures où ils apparaissent.
- 27 La démonstration semble encore plus pertinente si l'on retient les objets du test psychiatrique cité par Delumeau : cataclysmes, connotant la destruction, loups et dragons liés à la dévoration, chouette à l'obscurité, instruments de supplice et tortionnaires à l'atteinte au corps, cercueils, cimetières à la mort, diables et spectres au feu de l'enfer. Tous ces objets concrets ou abstraits (les spectres ou les diables sont des images) sollicitent, comme tous autres objets, le pulsionnel ; mais, par leur caractéristique principale, ils sont sollicitant tout particulièrement de cette « face » du pulsionnel – ce dernier étant tête de Janus, nous dit Freud – qu'est la pulsion de mort.
- 28 Qu'en est-il, en revanche, dans le cas de la peur collective, de la sollicitation de l'objet par la pulsion, celle de vie ou celle de mort ? Rien n'exclut *a priori* que, dans une conjoncture donnée, un objet quel qu'il soit devienne objet de peur collective, parce que, compte tenu de la conjoncture, la pulsion collective le sollicite comme tel. Un historien anglais Eugen Weber, dans son livre *La fin des terroirs* (1976), note fort justement que la peur de l'obscurité et de tout ce qui, au niveau du phantasme pouvait s'y produire, a disparu peu à peu, au moins en Occident, avec l'éclairage électrique qui permet d'y voir beaucoup mieux la nuit ou dans le noir qu'avec des chandelles, des bougies, des lampes à huile ou à pétrole. L'obscurité en soi n'a pas des caractéristiques évidentes qui peuvent en faire un objet de peur collective ; elle ne l'était et ne l'est sans doute pas partout. Il faudrait une analyse pour montrer que la sollicitation de cet objet par la pulsion collective s'est faite ici et non là, avec de nombreuses variantes culturelles et sociales.
- 29 Prenons un autre exemple : l'idolâtrie, cité par Delumeau. Voilà, semble-t-il, un objet de peur collective qui, en Europe où il était apparu comme tel, a à peu près disparu. Il est intéressant néanmoins de noter qu'avant la guerre, des jeunes filles bien-pensantes supposaient que quelqu'un ne croyant pas en Dieu était fou. Or l'idolâtrie et l'idolâtre, celui ou celle adorant des idoles, n'avaient pas de caractéristiques menaçantes les prédisposant à une sollicitation du pulsionnel, notamment de la pulsion de mort. C'est la pulsion collective dans des conjonctures précises qui a sollicité ces objets idolâtrie et idolâtre, de même qu'elle a sollicité les objets hérésie et hérétique, ou encore l'objet

musulman – différent du juif parce qu'il n'était pas censé, lui, être le meurtrier du héros mythique.

- 30 En première conclusion, on peut peut-être dire, comme nous le suggérons, que les objets de peur collective sont très souvent, par leurs caractéristiques, sollicitant de la pulsion et notamment de la pulsion de mort, mais qu'il existe des objets de peur collective sans caractéristiques marquées et néanmoins investis préférentiellement par la pulsion de mort. Au plan individuel, il nous semble que la pulsion individualisée investit préférentiellement n'importe quel objet comme objet de peur, mais qu'il peut exister soit des objets empruntés au registre des objets de peur collective, soit des objets articulés – ce qui serait à démontrer, par exemple dans le cas du petit Hans – à certains de ces objets.

L'excès du côté de la pulsion de mort

- 31 Du point de vue d'une sociologie critique, la peur, comme l'angoisse et la crainte, sont des phénomènes soit marqués par ce que nous appelons les degrés de l'excès, soit des phénomènes d'excès où la peur transgresse les normes et les codes.
- 32 Tentons de définir ce que nous appelons degré d'excès et excès. La pulsion de vie et la pulsion de mort, investissant des objets, peuvent, en tout état de cause, pour tout phénomène quel qu'il soit, se coder, ne pas se coder, ou déborder les codes qu'elles se sont données. C'est, nous semble-t-il, la pulsion de mort, dans le double rapport de la pulsion de vie et de la pulsion de mort à l'objet quel qu'il soit, qui arrête la pulsion de vie et rend possible le codage et le code. Le deuil créé par la pulsion de mort arrête l'investissement indéfini de la pulsion de vie sur l'objet, cela dans des conjonctures qui rendent possibles les codages et les codes. La pulsion de vie, elle, résiste à la pulsion de mort et se maintient autant qu'elle le peut dans les codages et les codes.
- 33 Mais, dans un registre donné, la pulsion de vie dans son rapport à l'objet peut déborder la pulsion de mort et empêcher l'apparition des codages et des codes. La pulsion de mort elle-même dans son rapport à l'objet peut déborder sa fonction codante et détruire l'objet. La pulsion de vie elle-même, après l'apparition du codage et du code, peut déborder codage et code et investir à ce point l'objet qu'elle le détruit.
- 34 La peur collective est, nous l'avons dit, un phénomène de degré de l'excès ou un phénomène d'excès. Une population exposée à un ouragan ou à un cyclone peut coder sa peur collective, évacuer la région ou prendre des précautions contre le cataclysme. Comme on le voit fréquemment aux États-Unis. Il y a, selon nous, un degré de l'excès de peur, un phénomène de peur dosé par des codages et des codes.
- 35 En revanche, ce qu'on appelle la panique constitue un phénomène d'excès. Une foule menacée par un incendie se précipitera vers les issues et les bouchera, ce qui augmentera le nombre de morts, ou parviendra, par un libre choix, à juguler sa panique. À partir du moment où l'on veut bien reconnaître que la peur collective est liée à l'investissement pulsionnel d'un objet, notamment l'investissement de la pulsion de mort sollicitée (par) et sollicitante de l'objet, le pulsionnel lui-même ne peut être conçu que comme degré d'excès ou excès. Le degré d'excès, dans la conjoncture où il se produit, est codé. Si le codage et le code se maintiennent, l'autorité, l'altérité, l'identité vont intervenir, dès l'inconscient social (ce que nous appelons le métasocial), pour que le pouvoir, la volonté et le désir métasociaux et métapolitiques conduisent le groupe vers un libre arbitre qui

conforme le phénomène de peur collective aux principes et à l'éthique en commandant explicitement les limites.

- 36 En revanche, dans la même conjoncture ou dans une autre, l'excès de peur peut subvertir métasocialement et métapolitiquement les codages et les codes. Mais, là encore, l'autorité, l'altérité, l'identité interviennent au niveau du pouvoir, de la volonté et du désir. Cet excès de peur se manifestant au plan de la conscience et du libre arbitre peut, par un choix conscient, se conformer aux principes et à l'éthique commandant ses limites. Mais il peut également, par un choix conscient, transgresser ces limites, les déborder, détruire.
- 37 La peur collective est toujours à base d'excès possible, comme n'importe quel autre phénomène humain. Elle l'est sans doute beaucoup plus que beaucoup d'autres phénomènes, dans la mesure où c'est principalement la pulsion de mort qui est sollicitée par l'objet à caractéristiques marquées (cataclysme ou personne/groupe menaçant). Le degré de l'excès ou l'excès se manifeste dès le métasocial et le métapolitique. Mais, pour le groupe, le moment du libre arbitre collectif – inconcevable sans les libres arbitres individuels tout comme ces derniers sont inconcevables sans lui – choisit, dans le manifeste, le passage à un excès codé (autrement dit à un degré d'excès) ou à un excès décodé, transgressif des codages, des codes, de l'éthique, voire de la loi positive.
- 38 Cela veut dire que les tautologies sur les peurs collectives – violence de la peur, mouvement désordonné des foules sous son effet, etc. – nous paraissent être effectivement des tautologies. Aujourd'hui des analyses de discours sur des récits (collectifs et/ou individuels) de panique pourraient contribuer à expliquer ces peurs tout autant que l'approche analytique contribue à expliquer les phobies individuelles.

BIBLIOGRAPHIE

ANTELME R., 1986. *L'espérance humaine*. Paris, Gallimard (coll. Folio).

CHALAMOV V., 2003. *Les récits de la Kolyma*. Paris, Édition Verdier.

DELUMEAU J., 1975. *La peur en Occident*. Paris, Gallimard (coll. Folio).

FREUD S., 1963. *Cinq psychanalyses*. Paris, PUF.

LEVI-STRAUSS C., 1952. *Tristes tropiques*. Paris, Plon.

MATHIEU N.-C., 1985. *L'arraisonnement des femmes*. Paris, EHESS.

TESTART A., 1991. *Des mythes et des croyances. Esquisse d'une théorie générale*. Paris, MSH.

WEBER E., 1976. *La fin des terroirs*. Paris, Plon.

RÉSUMÉS

L'histoire des peurs collectives ne peut se réduire à l'accumulation de peurs individuelles. Il s'agit de montrer qu'il n'y a pas de peurs individuelles sans peurs collectives et surtout sans objets (abstrait ou concret) de peur investis par des groupes et des individus. La sollicitation de l'objet par la pulsion – notamment la pulsion de mort – et celle de la pulsion par l'objet (réel ou fantasmé) jouent leur rôle dans la construction des peurs collectives.

The history of collective fears cannot be reduced to an accumulation of individual fears. It will be shown that there are no individual fears without collective fears and in particular without (abstract or concrete) objects of fear invested in by groups and individuals. The seeking after the object by the instinct (pulsion) – notably, the death wish – and that of the instinct by the object (real or fantasized) play their part in the construction of collective fears.

INDEX

Keywords : excess, fear, instinct, pathology, phantasy

Mots-clés : excès, fantasme, pathologie, peur, pulsion

AUTEUR

LOUIS MOREAU DE BELLAING

Université de Caen